

L'affaire de Coulter's Notch



Ambrose Bierce

Gloubik Éditions
2022

Dimanche-illustré, le 23 mars 1924 (Les contes d'action)

Traduit de l'anglais par M. Llona.

Dans ce récit, le romancier américain Ambrose Bierce nous conte un de ces drames effroyables qui disent toute l'horreur de la guerre, un de ces drames où la souffrance humaine s'inscrit en lettres de feu et de sang sur un horizon de fumée et de dévastation. Nul ne pouvait mieux traduire la cruauté implacable ni le sublime sacrifice où sont conduits parfois les hommes, esclaves de leur devoir et de leur consigne devant l'ennemi.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Pensez-vous, colonel, que votre brave Coulter aimerait planter ici un de ses canons ? demanda le général. Il ne semblait pas parler sérieusement ; le site n'était guère de ceux qui pouvaient convenir à un artilleur. si brave qu'il pût être, pour mettre une pièce en batterie. Le colonel crut que son commandant divisionnaire voulait lui donner à entendre, sous une forme badine, que dans une récente conversation le courage de Coulter avait été vanté outre mesure.

— Mon général, répliqua l'officier avec chaleur, Coulter planterait un canon n'importe où, pourvu que ce fût à portée de ces gens-là.

Et du geste il indiquait la direction de l'ennemi.

— C'est pourtant le seul endroit possible, dit le général.

Cette fois, il parlait sérieusement.

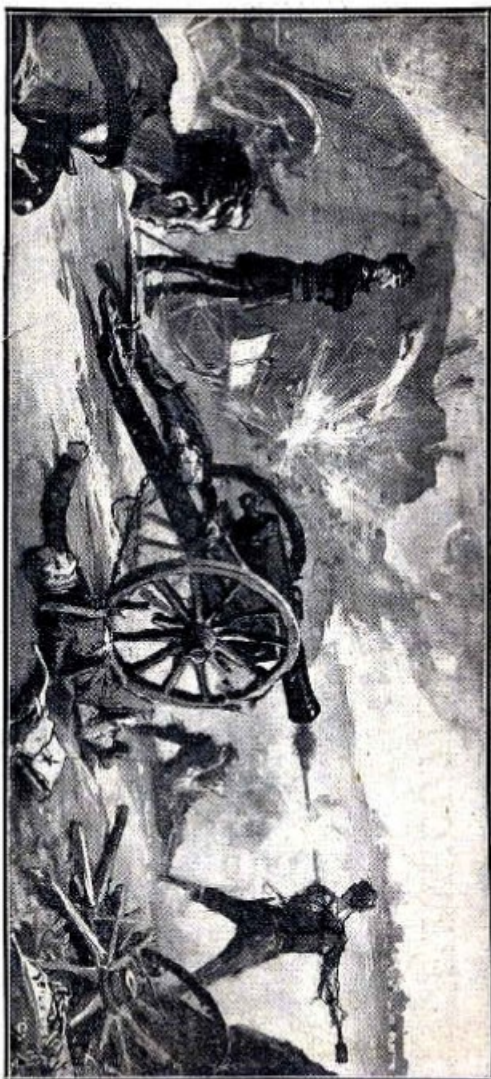
L'endroit était une dépression — notch — creusée dans la crête d'une colline. Elle formait une sorte de col par où passait une route qui, ayant atteint ce sommet, après force lacets au sein de la forêt, redescendait en pente plus douce vers l'ennemi. Sur un mille de distance, à droite et à gauche, la colline, bien que l'occupât une infanterie tapie

derrière la crête et comme immobilisée par la pression atmosphérique, était inaccessible à l'artillerie. Celle-ci ne pouvait gagner que le fond de la dépression qui était à peine assez large pour contenir la chaussée. De leur position, les Confédérés commandaient le site avec deux batteries postées sur une crête un peu moins élevée, derrière un cours d'eau, à un demi-mille de distance. Toutes les pièces, sauf une, se dissimulaient derrière les arbres d'un verger ; la pièce à couvert, — on pouvait croire à une impudente bravade, — se carrait au grand jour sur une pelouse, devant une maison d'assez belle apparence, évidemment la demeure du propriétaire de la plantation. Pour exposée qu'elle fût, cette bouche à feu ne courait aucun risque, vu que l'infanterie fédérale avait reçu l'ordre de ne point tirer. Coulter's Notch — ce nom resta au site — n'était certes pas, en cet agréable après-midi d'été, un endroit où l'on eût aimé « planter un canon ».

Les cadavres de trois ou quatre chevaux s'étaient étalés sur la chaussée ; un nombre égal de corps humains reposaient, proprement alignés, sur les talus. Ils appartenaient à la cavalerie formant l'avant-garde de l'armée fédérale.

Le général commandant la division et le colonel commandant la brigade, accompa-

Les harvestés Du dimanche dans un pays? Sous leur, le tour au jour? la culture, le pays français, mieux par la justice, l'absence de tout, la tempête sur les routes, mouton l'existence et le monde.



gnés de leurs états-majors et de leurs escortes, avaient pénétré dans ce pli de terrain pour examiner les batteries ennemies, lesquelles s'étaient immédiatement enveloppées de hautes colonnes de fumée. Il ne paraissait guère profitable de se montrer trop curieux envers d'aussi vigilants canons. Aussi l'examen ne dura pas longtemps. La conclusion, à quelques pas du lieu où il avait pris fin, en fut le dialogue que nous venons de rapporter.

— C'est le seul endroit, répéta pensivement le général, le seul endroit d'où nous puissions les atteindre.

Le colonel le regarda d'un air grave.

— Mon général, il n'y a là, place que pour un seul canon, un contre douze.

— C'est vrai, pour un seul à la fois, fit le chef dont les lèvres se plissèrent comme pour un sourire. Mais voyons, votre brave Coulter, il représente à lui tout seul une batterie tout entière...

Cette fois, le ton ne prêtait plus à l'équivoque. L'ironie, dont ces mots s'enveloppaient, irrita le colonel, mais il ne sut que répondre. La discipline militaire ne se prête guère à la réplique et encore moins à la dépréciation.

xxx

À ce moment, un jeune officier d'artillerie, suivi d'un trompette, arriva sur la route au pas de son cheval. C'était le capitaine Coulter. Il ne devait pas avoir plus de vingt-trois ans. De taille moyenne, mais très mince et très souple, il montait avec un certain air pékin. Il se distinguait étrangement des hommes qui l'entouraient par son visage, qui était étroit, avec un nez aquilin, des yeux gris, une mince moustache blonde et de longs cheveux épars, de la même couleur. Sa tenue indiquait une négligence visible. La visière de son képi s'inclinait en travers du front. Un seul bouton, au ceinturon du sabre, fermait la tunique en exposant un large plastron de chemise, d'une blancheur tolérable pour cette période de la campagne. Mais la négligence se limitait à l'uniforme et à l'attitude du capitaine : son visage montrait un intense intérêt pour ce qui l'entourait.

Ses yeux gris, qui par intervalles dardaient sur le paysage, comme des phares, des regards étincelants, fixaient la plupart du temps le ciel au delà du défilé. Dans cette direction le cavalier ne pouvait rien voir d'autre jusqu'à ce qu'il atteignît le point le plus élevé de la route. Quand il arriva à la hauteur de ses commandants de division et de brigade, il salua machinalement. Le colonel l'arrêta d'un geste.

— Capitaine Coulter, lui dit-il, l'ennemi a douze pièces en batterie sur la crête opposée. Si j'ai bien compris, le général vous ordonne d'amener ici un de vos canons et d'engager le combat.

Un lourd silence tomba. Imperturbable, le général suivait des yeux un régiment qui, dans le lointain, gravissait la colline à travers les broussailles, pareil à un nuage bleuâtre et déchiqueté. Sans prêter la moindre attention au général, l'officier fit un effort visible et répondit lentement :

— Sur l'autre crête, avez-vous dit, mon colonel ? Les pièces sont-elles près de la maison ?

— Ah ! vous êtes déjà venu sur cette route ? Oui, elles sont placées devant la maison.

— Et il est... nécessaire d'engager le combat ? L'ordre est... formel ?

La voix de Coulter était rauque et entrecoupée. Son visage blémissait. Le colonel resta stupéfait et fort mortifié. Il coula un regard vers le général. Aucune émotion ne se lisait sur ce dur visage de bronze. Le général s'éloigna au trot de son cheval, suivi de son état-major et de son escorte. Indigné autant qu'humilié, le colonel se disposait à mettre le capitaine aux arrêts, quand celui-ci dit

quelques mots à voix basse à son trompette, salua et descendit dans le col. Peu après, au sommet de la route, ses jumelles aux yeux, il se silhouetta sur le ciel comme une statue équestre.

Dégringolant la pente au galop, le trompette avait disparu sous bois. Quelques instants plus tard, des notes égrenées chantèrent dans les cèdres et, avec une surprenante rapidité, un canon et son caisson, tirés chacun par six chevaux et accompagnés du nombre réglementaire de canonniers, débouchèrent en trombe sur la route, bondissant avec bruit dans des tourbillons de poussière. En contrebas de la crête on détela la pièce pour la pousser à bras jusqu'à l'emplacement indiqué, parmi les chevaux morts.

Un geste du capitaine, quelques mouvements étrangement rapides des servants.

Les troupes voisines avaient encore dans l'oreille les grincements des roues qu'un gros nuage blanc dévalait sur la route, et qu'une détonation assourdissante ouvrait le combat de Coulter's Notch.

×××

Notre intention n'est point de relater par le menu les incidents de cette horrible lutte, lutte sans vicissitudes, dont les alternatives ne furent que des gradations de désespoir.

Au nuage de défi soufflé par le canon du capitaine Coulter, répondirent aussitôt douze nuages semblables parmi les arbres de la plantation et une détonation multiple comme un écho concassé.

Dès lors, et jusqu'à la fin, les canonniers fédéraux combattirent sans espérance au milieu d'une grêle de projectiles. Les obus semblaient des êtres vivants dont les pensées se traduisaient par des éclairs, dont les actes donnaient la mort.

Peu désireux de rester le témoin d'efforts auxquels il ne pouvait contribuer et d'assister à un massacre qu'il lui était impossible d'arrêter, le colonel gravit la crête à un endroit, éloigné d'un quart de mille, sur la gauche, d'où le col, invisible mais qui vomissait avec régularité ses masses de fumée, semblait le rugissant cratère d'un volcan en éruption. S'aidant de ses jumelles, le colonel observa les batteries de l'ennemi, notant de son mieux les effets du tir de son subordonné, si tant est que Coulter vivait encore pour le diriger. Le brigadier remarqua que les artilleurs fédéraux, sans s'inquiéter des pièces dont la position ne se révélait que par leur fumée, concentraient toute leur attention sur celle qui tirait à découvert, sur la pelouse, devant la maison. Autour de cette aventureuse pièce, les obus éclataient à des inter-

valles d'à peine quelques secondes. Parfois un projectile explosait dans l'intérieur de la maison, comme le montraient les minces banderoles de fumée qui s'échappaient du toit déjà défoncé. On distinguait clairement des corps d'hommes et de chevaux étendus sur le sol.

— Si nos canonniers font de si belle besogne avec une seule pièce, dit le colonel à l'aide de camp le plus rapproché de lui, ils doivent souffrir comme le diable du feu des douze canons de l'ennemi. Allez donc présenter au commandant de cette bouche à feu mes félicitations pour la justesse de son tir.

Se retournant vers son adjudant-général :

— Avez-vous remarqué, ajouta-t-il, la mauvaise volonté avec laquelle Coulter a obtempéré à l'ordre du général ?

— Oui, mon colonel.

— Eh bien, évitez d'en parler avec vos camarades, je vous prie. Je ne pense pas que le général s'avisera d'inquiéter à ce sujet le capitaine. Il aura probablement fort à faire pour dégager sa propre responsabilité, car voilà une étrange manière d'accrocher l'arrière-garde d'un ennemi en retraite.

×××

Un jeune officier escalada la colline. Il n'avait pas achevé son salut qu'il bégaya, à bout de souffle :

— Mon colonel, je suis chargé par le colonel Harmon de vous informer que les canons de l'ennemi sont à bonne portée de nos fusils ; la plupart sont visibles à l'œil nu de différents points de la crête. Le chef de brigade le regarda sans marquer le moindre intérêt.

— Je le sais, répondit-il simplement.

L'officier d'ordonnance montra un visible embarras.

— Le colonel Harmon, balbutia-t-il, voudrait bien recevoir la permission de réduire ces canons au silence.

— Moi aussi, répliqua le colonel du même ton tranquille. Veuillez présenter mes compliments au colonel Harmon et lui dire que l'ordre que le général a donné de réserver le feu de l'infanterie est encore en vigueur.

L'officier salua et s'éloigna. Le colonel frappa rageusement la terre du talon et reprit son poste d'observation.

— Mon colonel, fit l'adjudant-général, peut-être ne devrais-je pas me mêler de cette affaire, mais il y a en tout ceci quelque chose

de louche. Savez-vous que le capitaine Coulter est originaire d'un état du Sud ?

— Ah ! il l'*était* ?

— Oui, mon colonel. Eh bien, j'ai entendu dire que l'été dernier la division que le général commandait alors, campait près de la maison de Coulter, qu'elle a stationné dans ces parages pendant plusieurs semaines et...

— Écoutez ! fit le colonel en l'interrompant d'un geste. Entendez-vous ?

Ce qu'on entendait, c'était le silence du canon fédéral. L'état-major, les ordonnances, les fantassins tapis derrière la crête, tout le monde avait entendu, tout le monde regardait curieusement dans la direction du cratère, d'où ne montait plus d'autre fumée que celle, maigre et intermittente, des éclatements des obus confédérés. Sur une sonnerie de trompette, s'éleva un lointain grincement de roues ; l'instant d'après, les fortes détonations reprenaient de plus belle. Le canon démolé avait été remplacé par un canon intact.

— Comme j'avais l'honneur de vous le dire, mon colonel, reprit l'adjudant-général, le général fit la connaissance de la famille Coulter. Il y eut des histoires dont je ne connais pas le détail, mais il s'agissait de la femme de Coulter. C'est une ardente sécessionniste, comme d'ailleurs tous les membres

de la famille, exception faite, bien entendu, de Coulter, qui a toujours été des nôtres. Mais c'est une épouse modèle et une dame d'une parfaite éducation. On porta plainte au G. Q. G. Une discrète mutation donna au général le commandement de notre division. C'est une bizarre coïncidence que la batterie de Coulter lui ait été attachée par la suite et...

Le colonel s'était levé d'un bond. Ses yeux étincelaient d'une généreuse indignation.

— Dites donc, Morrison, dit-il en dévisageant le bavard. Tenez-vous cette histoire d'un gentleman ou d'un menteur ?

— Je ne vous dirai point de qui je la tiens, mon colonel, à moins d'ordre formel, répondit le capitaine en rougissant légèrement, mais je réponds de son authenticité.

Le colonel se tourna vers un groupe d'officiers qui se tenait à quelque distance.

— Lieutenant Williams ! cria-t-il.

Un des officiers s'approcha et dit en saluant :

— Pardon, mon colonel, je croyais qu'on vous avait rendu compte. Williams a été tué là-bas, près du canon. Je suis à vos ordres. Le lieutenant Williams était l'officier d'ordon-

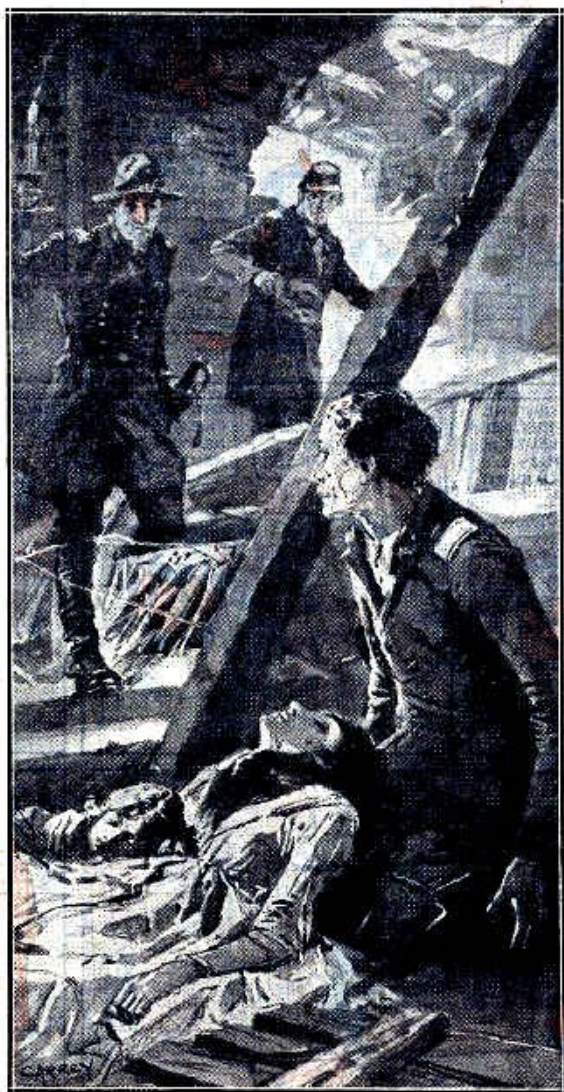
nance qui avait eu le plaisir de porter au commandant de la pièce, les félicitations de son chef de brigade.

— Allez porter à cette pièce l'ordre de se retirer sur-le-champ. Non... j'y vais moi-même.

Dégringolant la pente, sans se soucier des rochers et des ronces, suivi pêle-mêle par sa petite escorte, il enfourcha son cheval qui l'attendait au pied de la colline. Comme lui, sa suite monta en selle et la cavalcade s'éloigna au grand trot sur la route. Après un détour, elle déboucha à l'entrée du col. Un spectacle épouvantable l'attendait.

×××

Dans ce défilé, à peine assez large pour contenir un seul canon, s'amoncelaient les débris de quatre pièces. Seul, le silence de la dernière avait été remarqué, les hommes ayant fait défaut pour la remplacer rapidement. Les débris s'entassaient des deux côtés de la route ; au milieu, les servants avaient réussi à conserver libre un emplacement dans lequel tirait la cinquième pièce de la batterie. Les hommes ? Des démons dans un puits ! Sans képi, le torse nu jusqu'à la ceinture, la peau fumante, noircis par la poudre, éclaboussés de sang, ils besognaient comme des possédés, maniant l'écouvillon et le boute-feu, le seau et le levier.



*Le cadret leva la longue à bout de bras : le plancher de la chambre supérieure
était crevé, des débris de bois pouvaient venir à bas, contre un faisceau d'épaves.*

À chaque recul, appuyant aux roues leurs épaules tuméfiées, ils remettaient en place la lourde pièce. Aucun commandement ; dans le vacarme infernal des départs et des arrivées, sous une avalanche d'éclats d'obus, aucun ordre n'aurait pu se faire entendre. Les officiers, s'il en restait, ne se distinguaient plus, de leurs hommes ; tout le monde travaillait sans distinction de rang. Chacun, tant qu'il durait, obéissait à l'œil. Une fois le canon épongé, on le chargeait ; une fois chargé, on le pointait et on le déchargeait. Le colonel remarqua quelque chose qu'il n'avait vu dans aucun combat. Quelque chose d'horrible et d'antinaturel : le canon saignait de la gueule ! Manquant d'eau, l'homme chargé du lavage trempait son éponge dans une flaque de sang. Dans toutes ces manœuvres, aucun désordre. Le devoir s'imposait à tous avec une suffisante clarté. Quand un homme tombait, un autre homme, à peine un peu plus propre, semblait jaillir du sol pour tomber à son tour.

Parmi les canons en morceaux gisaient les cadavres. Contournant les débris, les gravissant au besoin ou se faufilant par-dessous pour gagner l'arrière, rampaient sur les mains et sur les genoux — procession désolante — les blessés qui pouvaient encore bouger. Le colonel — il avait par compassion renvoyé son escorte — dut lancer son cheval

sur les cadavres pour ne pas écraser les victimes qui respiraient encore. Il pénétra dans cet enfer avec calme, s'approcha du canon et, dans le nuage de la dernière décharge, toucha la joue du servant qui tenait l'écouvillon. Se croyant frappé à mort, le soldat s'écroula sur le sol. Un forcené bondit dans la fumée pour prendre sa place et s'arrêta net, fixant l'officier à cheval d'un regard qui n'avait rien d'humain. Ses dents brillaient entre ses lèvres noires, ses yeux égarés et dilatés brûlaient comme des charbons ardents : son front saignait. Le colonel fit un geste d'autorité et tendit le bras vers l'arrière. L'homme s'inclina en signe d'obéissance. C'était le capitaine Coulter. Avec le geste du colonel, le silence tomba sur le champ de bataille. L'avalanche de fer cessa de s'abattre sur le col de la Mort : l'ennemi avait, lui aussi, suspendu le feu. Son armée s'était repliée depuis plusieurs heures et le commandant de son arrière-garde, après avoir tenu longtemps sur cette périlleuse position dans l'espoir de réduire au silence le canon fédéral, venait, par une étrange coïncidence, d'arrêter le sien à cet instant précis.

— J'ignorais la portée réelle de mon autorité, dit le colonel.

Mais ses paroles ne s'adressaient à personne en particulier et il s'avança vers la

crête afin de se rendre compte de ce qui était arrivé.

Une heure s'est écoulée. La brigade bivouaque sur le terrain abandonné par l'ennemi. Les badauds examinent avec un sentiment voisin de la terreur, comme des dévots devant des reliques, une vingtaine de chevaux morts et trois canons démontés et encloués. Les hommes, eux, leurs camarades les ont emportés pour que l'adversaire n'ait pas la satisfaction de dénombrer leurs corps déchiquetés.

Inutile de dire que le colonel s'est établi avec sa famille militaire dans la maison du planteur. Bien que fort endommagé, le bâtiment, somme toute, offre un abri assez présentable. Les meubles en désordre sont en morceaux. Les murs et les plafonds s'ouvrent de-ci de-là ; l'odeur de la poudre traîne encore partout. Les lits, les placards remplis de vêtements de femme, les dressoirs ont peu souffert. Les nouveaux habitants s'installent du mieux qu'ils peuvent pour la nuit. La destruction virtuelle de la batterie Coulter défraye toutes les conversations.

Pendant le souper, une ordonnance de l'escorte entra dans la salle à manger et sollicita la permission de parler au colonel.

— Qu'y a-t-il, Barbour ? demanda celui-ci d'un air affable en entendant la requête du

soldat.

— Mon colonel, il y a quelque chose de drôle dans la cave, je ne sais pas quoi. Quelqu'un est là... Je farfouillais là dedans et...

— J'y vais, dit un officier en se levant.

— Moi aussi, dit le colonel. Restez ici, messieurs. Conduisez-nous, ordonnance.

×××

Le soldat prit une bougie sur la table et les trois hommes descendirent l'escalier conduisant au sous-sol. L'ordonnance donnait des signes peu équivoques de terreur. La bougie n'émettait qu'une faible lumière mais, bientôt, elle éclaira une forme humaine accroupie sur le sol, le dos au mur, les genoux relevés, la tête fortement inclinée en avant. Le visage, qu'on aurait dû apercevoir de profil, restait invisible, car l'homme se penchait au point que ses longs cheveux le masquaient. Chose étrange, sa barbe, d'une couleur beaucoup plus foncée, s'écroulait sur le sol en une grande masse enchevêtrée. Involontairement, les trois hommes avaient fait halte. Prenant la bougie des mains tremblantes de l'ordonnance, le colonel s'approcha de l'homme et l'examina de près. La longue barbe sombre était la chevelure d'une femme morte. Cette femme morte serrait dans ses bras le cadavre d'un bébé. Un

homme pressait ces deux corps inanimés sur sa poitrine et sur ses lèvres. Du sang sur les cheveux de la femme, du sang sur les cheveux de l'homme. À un yard de là, dans une dépression irrégulière récemment creusée dans la terre battue qui constituait le plancher de la cave — une excavation contenant un morceau de fer aux arêtes déchiquetées — gisait un pied d'enfant. Le colonel leva la bougie à bout de bras : le plancher de la chambre supérieure était crevé ; des éclats de bois pointaient vers le bas, comme un faisceau d'épées. « Voici une casemate qui n'est guère à l'épreuve des bombes », dit le colonel sans songer à ce que son commentaire impliquait de légèreté.

Les trois hommes demeurèrent quelques instants silencieux devant le groupe immobile : l'aide de camp pensait à son souper interrompu, l'ordonnance à ce que pouvaient bien contenir les barriques rangées au fond de la cave. Tout d'un coup, l'homme qu'ils croyaient mort leva la tête et les dévisagea tranquillement. Son visage était noir comme le charbon, ses joues tatouées de lignes sinueuses et irrégulières qui prenaient naissance aux yeux, ses lèvres blanches comme celles des nègres de comédie. Du sang tachait son front.

L'aide de camp recula d'un pas, l'ordon-

nance de deux.

— Que faites-vous ici, l'ami ? demanda le colonel de sa voix la plus calme.

— Je suis ici chez moi, mon colonel, fut la réponse, énoncée avec une civilité parfaite.

— Chez vous ? Ah ! je comprends... Et ceci ?

— Ma femme et mon enfant. Je suis le capitaine Coulter.